

La tolérance – réponse au déconstructivisme culturo-philosophique dans la sphère de la socialité¹

*Galina Petrova – Professeur, docteur en philosophie,
chef de la Chaire de philosophie et de méthodologie des sciences
Université d'Etat de Tomsk*

Bien que le mot "tolérance" ait été introduit dans le vocabulaire philosophique, culturologique, politologique et dans bien d'autres champs lexicaux par J. Locke dès le XVIIIème siècle, il n'est devenu un mot-clé pour l'opinion mondiale et la recherche en sciences humaines qu'à la fin du XXème siècle. L'actualité de cette notion ancienne est d'évidence liée aux processus déconstructivistes modernes, tant dans la pratique de la vie sociale que dans une théorie philosophique rompant avec l'obligation d'en référer inmanquablement à la suprématie de la métaphysique à l'origine du Tout et de tout.

La libération de la connaissance philosophique influe aujourd'hui sur la méthodologie en usage dans les diverses sphères de la socialité et de la culture. Elle a permis la décentralisation et la légitimation de la disparition de la violence dans les domaines de la politique, des relations nationales, de l'idéologie, de la culture etc... Une telle méthodologie permet de construire l'univers de la socialité non sur le fondement d'une métaphysique unique - à cette qualité pouvaient prétendre soit la substance transcendant la société (par exemple, «le droit nature») chez Paul Gobbs, J.J. Rousseau et d'autres), soit les substances de caractère immanent, tels que les rapports de production chez K.Marx) - mais à partir de nombreuses et diverses *raisons*. Le refus de considérer la socialité, comme issue d'une raison unique, la transfère dans le plan de la quotidienneté², et oblige à prêter attention à toute la gamme des relations sociales, à leurs enchaînements, à leurs entrelacements et à leur communication.

La sphère des communications sociales se définit uniquement comme une suite de mouvements incessants³. Cette conception de la socialité, qui ne prête aucune attention aux sujets qui participent à ces mouvements, est au plus haut degré l'essence de la communication moderne. Sa spécificité réside dans son contenu informationnel (informationnalité) et par conséquent, dans sa virtualité.

G. Chedrovitski⁴, fut le premier philosophe russe, qui mit à jour ce fait, lorsqu'il émit l'idée d'une méthodologie de l'action de la pensée. Il créa un nouveau champ de recherche dans la théorie de l'action. Les adeptes de cette théorie rompirent avec l'anthropologie et avec toutes les espèces de matérialisation et d'objectivation. Cette méthodologie qui aurait pu sembler anti-métaphysique a pourtant réintroduit une raison métaphysique : elle considéra l'activité de la pensée et l'activité tout court comme des principes d'un type particulier, éloignés et indépendants du sujet qui pense et agit.

Sans sujet, la socialité perdit tous ses repères anthropologiques et humains. Elle devint technogène, entièrement artificielle, technologique, en construction permanente i.e. une socialité définie comme mouvement, entrelacement d'activités diverses, chaotiques, et anti-anthropologiques. En mouvement constant, la socialité devient instable, ouverte,

indéfinie et incertaine dans son développement. Comme anti-anthropologique et communicative, elle ne peut vivre qu'en s'auto-organisant et elle comprend nécessairement la communication des activités comme *causa sua*, parce que le modèle du monde se présente comme le diagramme, la forme propre et la sphère de l'activité. Comme telle, elle échappe à toutes sortes d'objectivation, à toute sorte «d'humain, trop humain» (F. Nietzsche) et se présente graphiquement, algébriquement et géométriquement, etc. Socialité sans l'homme, technique échappant au contrôle, information dictant ses lois, tel est le monde aujourd'hui de la culture de l'information et de la communication.

Dans la littérature philosophique étrangère, la thèse de «la mort du sujet» témoigne que la socialité moderne est anti-anthropologique. Le sujet, en effet, s'est noyé dans les flots communiquant d'informations. C'est probablement M. Foucault qui, le premier, a parlé de «la mort de l'homme» : *«De nos jours, on peut penser seulement dans l'espace vide, là où l'homme a disparu ... Tous ceux qui veulent encore parler de l'homme, de son règne et de sa libération, tous ceux qui veulent encore s'interroger sur ce que c'est que l'homme dans son essence, tous ceux qui veulent se fonder sur l'homme dans leur recherche de la vérité, et au contraire, tous ceux qui réduisent toute connaissance aux vérités de l'homme ... qui ne souhaitent jamais penser sans perdre de vue que seul l'homme pense – à toutes ces absurdités et à toutes les formes absurdes de la réflexion on ne peut opposer que le rire philosophique, autrement dit, le rire silencieux»*⁵. Et ensuite : *«On peut affirmer - la personne disparaît, comme disparaît le visage tracé sur le sable côtier»*⁶. Surgit une socialité sans personne, une socialité de robots, une intelligence artificielle, des systèmes cyber-organiques - «homoteur» (homo + ordinateur). La socialité technogène a une vie «diffuse» entièrement soumise au pouvoir «silencieux», au pouvoir de la technique. Elle perd sa dimension naturelle, qui est remplacée par les écrans, par des signes sans référents, par une information morte et sans forme.

Dans la mesure, où elle est artificielle et privée de son contenu vivant anthropologique, la socialité ne peut plus être fondée sur certains principes matérialistes (la production matérielle, les rapports de production) ou spirituels (l'esprit universel⁷). Dans la communication, elle ne recherche pas le principe de la vie et de la spiritualité mais celui d'une technique inerte, d'une communication froide, qu'elle nomme tolérance.

La tolérance aujourd'hui est le seul principe possible de l'organisation et de l'établissement de la réalité sociale - le principe de sa stabilisation. Les mouvements constants des relations sociales vues par le seul truchement de l'information, portent la marque de la raison froide (car il est nécessaire d'organiser la stabilité sociale, sa pérennité, d'ordonner le chaos des communications). Disparus les principes de la parenté, de la communauté, de la solidarité, ainsi que les principes de la violence légale : l'autoritarisme et le pouvoir totalitaire.

Dans les sociétés de la culture de l'information et de la communication, la tolérance joue le rôle de la nouvelle ontologie sociale. Comme telle, la tolérance conditionne le caractère démocratique, la liberté d'action, la concertation dans la préservation de la diversité. La tolérance dans ce sens ne suppose pas du tout la pleine acceptation de la position de l'autre, l'amour du prochain et la conquête de sa prédisposition, dans la mesure où elle évacue les sentiments et émotions empathiques dans les relations. Elle témoigne seulement du refus des relations de force et fonde son espoir sur la force productive de la communication. On pense trouver un accord au sein du processus de communication, et pouvoir ainsi écarter l'usage de la force et des décisions imposées.

La nouvelle ontologie de la socialité, nous insistons sur ce fait, résulte du déconstructivisme culturel qui a créé la société de l'information et de la communication et a privé la société de son principe originel qui fondait le pouvoir centralisé sur toutes les structures périphériques socioculturelles. La décentralisation de la socialité change la notion du pouvoir et du sujet de l'action autoritaire, détruit le caractère *macrophysique*⁸ de leur existence et achève leur dispersion et de leur diffusion («différance» - J. Derrida)

et ainsi la société perd les relations de subordination. La disparition «du sujet conscient», dont le narcissisme est conditionné par les formes aprioriques de la pensée et des sens et par son caractère transcendantal, a permis la création d'une socialité dans laquelle les sujets communicants dans la «vie quotidienne» (B. Valdenfels) et «le monde de la vie» (E. Husserl) sont pulvérisés, perdent leur importance et leur signification et deviennent «signes» (R. Barthe), «traces» (J. Derrida) de la communication.

Ainsi, la tolérance exprime le caractère technologique et artificiel de la socialité moderne, élimine toute objectivation et matérialisation de ce qu'on appelait il n'y a pas si longtemps «la réalité objective». La société, alors, était pensée comme une réalité objective, comme le fait de la réalité empirique et comme partie d'un monde se développant dans l'espace et dans le temps. L'objectivité reposait sur un principe strict et immuable, une raison unique, qui déterminait toutes les structures sociales selon ses propres lois en dehors de tout sujet. En somme, la socialité était conçue comme un système unique, fragment du grand mécanisme dénommé «monde». Parce que chaque grande structure systémique (par exemple, celle de la production matérielle) était déterminée par un principe originel, la socialité était construite hiérarchiquement et chaque système de pensée s'avérait centralisateur. Le système social était supposé être un mécanisme se développant selon ses propres lois objectives, n'admettant aucune intervention de l'homme- sujet. Il aliénait l'individualité concrète, qui (c'est paradoxal, mais c'est un fait) n'était pas retenue comme élément essentiel du système.

Dans ce type de mécanisme social, la tolérance n'avait pas sa place : seule comptait la force du principe originel. En général, les régimes politiques à caractère totalitaire ou autoritaire correspondent aux sociétés organisées sur un principe unique. Ces régimes se maintiennent indifféremment par la violence du chef suprême ou celle des forces dominantes. Les cultures traditionnelles s'apparentent à ces régimes de la socialité. Le pouvoir de la tradition, qui ici joue le rôle de mécanisme du développement social, engendre la violence. La tradition (par le rite, la coutume, la prière etc. ... destinés à la préservation des stéréotypes culturels et sociaux) génère la succession sociale, car la tradition transmet – reproduit- de manière invariable, les conditions sociales concrètes d'une génération à l'autre. La conception principielle, objective, est une étape nécessaire dans l'histoire de la théorie de la socialité. Mais puisque la science du social a besoin d'un regard objectif sur la société pour se construire, elle se devait de dépasser ce stade de pensée. Pour que la science du social naisse et se développe (pour atteindre à la scientificité), il fallut qu'elle se soumette aux lois de la vérité, et par conséquent, à la force de la loi et de la violence.

Cependant, il en est résulté que la connaissance scientifique de la socialité ne pouvait pas passer outre le fait que la reconnaissance de l'objectivité de la réalité sociale contredit son authenticité, ne serait-ce que parce ce sont les sujets qui la constituent. La question se posa : comment de ces sujets concrets, tous différents, un tout, unique, la société, peut-il surgir ? L'ambiguïté de la compréhension de la réalité sociale a rendu possible la recherche pour établir sa nouvelle ontologie et, par conséquent, les nouveaux principes de son organisation.

Alors, qu'est-ce qu'une société ? Si nous regardons la société comme une réalité subjective, n'est-ce pas également une manière d'aliéner l'individu concret ? Si oui, alors la tolérance devient une affaire personnelle à l'intérieur du credo du comportement individuel.

Voyons ce qu'il en est en réalité de la compréhension subjective de la société. G. Zimmel a posé le premier cette question. Selon Zimmel, il est important de décider, comment le contenu subjectif de la société, ne l'identifie pas au chaos des mouvements autonomes des individus. Pourquoi l'autonomie ne détruit-elle pas le tout social ? Comment cela est-il possible, autrement dit comment la société existe-t-elle ? Zimmel résout cette question en dissociant la forme et le contenu du tout social. En effet, le

contenu ce sont effectivement les individus réels dans leurs relations vivantes, dans leur mouvement et leur communication. Mais la société c'est ce que cette vie formalise, la société c'est une forme - morte, immobile, rigide. Sa destination est de cimenter le contenu individuel unique. Elle présente les caractéristiques générales de tous les rapports et de toutes les relations des sujets concrets et particuliers.

La *société comme forme* est encore une réponse ambivalente. D'une part, Zimmel admet la liberté des mouvements indépendants des sujets ; d'autre part, dans cette indépendance, il accentue néanmoins les caractéristiques générales et formelles de la société. Ce sont elles qui permettent d'organiser les individus isolés et autonomes dans le tout social, c'est-à-dire dans la société. La société est la forme apriorique dans le cadre de laquelle se réalisent les relations humaines. Les relations représentent la société seulement lorsqu'elles acquièrent un caractère général, c'est-à-dire impersonnel et non individuel. Ainsi, la société, est une forme impersonnelle, qui embrasse tout le contenu des communications réalisées. Une telle forme est commune, abstraite et absolue à la différence du contenu concret et vivant des communications individuelles constamment renouvelées.

Nous insistons sur le fait que la société c'est premièrement la forme et non pas le contenu, et deuxièmement que cette forme est impersonnelle et universelle. Chaque individu concret devient membre de la société seulement lorsqu'il se trouve sous l'influence de cette forme universelle, impersonnelle, c'est-à-dire quand il s'isole, aliène son propre contenu personnel, son authenticité de la forme universelle et indispensable de la société.

L'aliénation est restée dans la société présentée subjectivement comme le fait essentiel de la vie sociale et la marque de la socialisation de l'homme. Ce fut le cas autrefois dans la société objective. L'aliénation est caractérisée par le fait que toutes les formes de relations dans lesquelles entre la personne sont créées en dehors d'elle. Ces relations pré-existent et s'appliquent à toute situation concrète et pour chaque individu concret : ce n'est pas lui qui les dirige, ce sont elles qui le rattrapent partout comme une forme dévorante et impersonnelle.

De cette manière, la forme devient le principe qui construit la société. Ou mieux, nous disons que la société c'est une forme impersonnelle de l'existence de la personne. Dans cette définition, on perçoit l'idée d'une certaine artificialité absorbant le naturel humain, le soumettant à elle-même. La mise à jour de la forme - de cette artificialité créée, construite, d'ailleurs par l'homme - est réalisée par les institutions publiques du droit, de la morale, de la politique, de l'économie, de l'idéologie, de la formation etc... Tout ceci est la concrétisation de la forme totale de la société.

L'impersonnalité, la formalité, l'aliénation de la personne dans la société sont les caractéristiques de cette sphère, dans laquelle vit l'homme. La construction technique de la société, une fois obtenue, permet ultérieurement des modifications, des reconstructions, des perfectionnements etc... Ainsi, la société peut être construite, refaite, renversée, révolutionnée, etc... On peut toujours trouver un principe qui permet, à la satisfaction de tous, d'opérer ces reconstructions. L'autoritarisme, le totalitarisme, le monarchisme ... ont joué ce rôle au cours de l'histoire du développement social.

A une étape bien définie de l'histoire du développement de la socialité c'est la tolérance qui devient ce principe. La régularité historique consiste en ce que l'autoritarisme et le totalitarisme correspondent parfaitement aux sociétés de type traditionnel : leur organisation hiérarchique, la rigidité des relations autoritaires, le caractère de caste, la stabilité des structures sociales et leur reproduction dans le développement favorisent de tels principes. La tolérance est bien la prérogative de la socialité démocratique, qui repose sur le refus de la hiérarchie, la négation des relations du pouvoir / violence, et qui accepte la liberté des mondes culturels et sociaux.

Donc, la question de la tolérance est la prérogative de la nouvelle ontologie de la socialité qui :

a) élimine le pouvoir du principe originel

b) a une influence méthodologique dans toutes les pratiques sociales, politiques et culturelles parce qu'elle sépare la pensée du principe originel. Cela s'exprime dans le changement de regard concernant le principe originel comme structure de base de la socialité et par la prise en compte de la communication quotidienne dans laquelle intervient l'intersubjectivité. La nouvelle ontologie de la socialité, ce sont les communications sociales organisées d'une manière quotidienne, intersubjective et tolérante.

Bien sûr, la tolérance témoigne de la libéralisation de la socialité, de sa liberté, de l'élimination de toute violence totalitaire et du pouvoir du principe originel. Cependant, une certaine intuition sur l'inauthenticité de la communication organisée sur le principe de la tolérance entraîne toujours des discussions à ce propos. D'où vient cette intuition ?

Pour répondre à cette question, nous reprenons l'idée que la tolérance, dans sa genèse et dans son développement, a toujours été accompagnée de l'aliénation. C'était déjà le cas au XIX^{ème} siècle, dans l'organisation des sociétés démocratiques, c'est-à-dire des sociétés tolérantes. Ce n'est pas un hasard si le problème de l'aliénation prend sa source dans les travaux de recherche des philosophes de ce siècle (K.Marx). Est-ce que le XX^{ème} siècle a libéré la tolérance de cet accompagnement historique ?

La question mérite qu'on y prête attention et la réponse peut être trouvée dans le cadre de l'étude de la spécificité du problème de l'homme tel qu'il est résolu dans une société de communication basée sur la tolérance. Les travaux de G.Lipovetski⁹ sur la résolution du problème de la «personnalisation» constituent pour nous une clef scientifique. On pourrait croire que la personnalisation correspond au phénomène de la libération, du mouvement vers l'ouverture et le dialogue, qu'elle est la tolérance. Cependant, dans l'étymologie du mot *personae* G. Lipovetski ne met pas tant l'accent sur « la personne », « l'homme », « le particulier », que sur une certaine moyenne, « le quelque chose ». Il se trouve que la personnalisation c'est non seulement l'individualisation, mais encore la dévastation, la disparition. Selon une deuxième idée de G. Lipovetski, la caractéristique de l'homme dans la société moderne post-industrielle, en dépit de tout son environnement libéral, tolérant, démocratique, c'est le vide, le signe perdu dans le réseau des flots d'information et les liaisons communicatives. Le mécanisme de la personnalisation c'est « la séduction » (G.Lipovetski), « la tentation » (de J. Baudrillard), le « désir » (G. Deleuze), l'humeur de fête comme «de nouveaux symptômes» (J.Ortega-i-Gasset). En somme, la société de masse apparaît comme la dévastation massive et l'indifférence générale, quand n'importe quels goûts, n'importe quelles manières d'exister, n'importe quels choix ont droit de cité. Tout témoigne de « l'indifférence ». Le refus des grands idéaux noie la personne dans une société médiocre, apathique et indifférente. Oui, c'est la société de consommation, mais l'homme dans celle-ci rappelle « le téléspectateur tentant de « zapper » sur tous les programmes l'un après l'autre ; le consommateur remplissant son cabas ; le vacancier hésitant entre un séjour sur les plages espagnoles et la vie dans un camping en Corse ».

De nouveau la tolérance ne prend tout son sens que dans l'aliénation - bien que l'aliénation ait revêtu de nouvelles formes.

Notes

¹ L'auteur comprend la socialité (littéralement traduit du russe « sotsialnosti ») comme d'une part la réalité sociale en général et également selon la compréhension d'Habermas, comme sphère publique qui n'a aucun rapport avec l'Etat, et enfin comme pensée philosophique quand tous les objets de la réalité disparaissent et donc comme possibilité de penser la société comme réalité objective.

² L'auteur en parlant de quotidienneté fait un parallèle avec *la microphysique du pouvoir* chez Foucault en étendant cette conception à la socialité, et l'oppose à ce que Foucault nomme la macrophysique, dont la pensée s'organise en un système construit, organisé, logique qui se veut sans failles et fermé, hyper-déterminé et centralisé.

³ L'auteur a en vue que le fonctionnement des individus dans la société de communication est semblable à celui des atomes de Brown, qui sont en perpétuel mouvement dans le plus grand désordre.

⁴ G.I. Chedrovitski, professeur de philosophie, chef du Cercle Moscovite de Recherche en Méthodologie dans les années soixante-dix, aujourd'hui décédé.

⁵ M. Foucault, *Les mots et les choses*, Moscou, 1994, p 363

⁶ M. Foucault, *Ibidem*, p 404

⁷ Concept de Hegel expliquant le principe originel de toute la création.

⁸ Terme tiré de M. Foucault, cf. note 2.

⁹ J. Lipovetski, *L'ère du vide. Essai sur l'individualisme contemporain*, Saint-Petersbourg, 2001 (en langue russe).